

de la masturbation et des pollutions nocturnes. Les passages relatifs à la castration, au travestissement, à l'homosexualité, à l'hermaphrodisme ou au corps monstrueux montrent finalement que l'opposition biologique entre l'homme et la femme n'est pas si nette qu'on pourrait le croire au Moyen Âge.

Le quatrième chapitre est justement l'occasion d'expliquer la notion d'« essentialisme performatif » à travers l'univers de la religion. La « masculinité » et la « féminité » sont définies en tant qu'idéaux des comportements genrés. La masculinité confère à l'homme un pouvoir sur les hommes plus faibles ainsi que sur les femmes et se révèle à travers certains comportements jugés virils. Néanmoins, parallèlement à la mise en place de la réforme grégorienne, un autre type de masculinité voit le jour. Elle prône cette fois-ci la chasteté, notamment pour les clercs, qui deviennent ainsi les détenteurs d'une « super masculinité ». Leurs comportements ascétiques les rapprochent alors du modèle de virginité que l'on impose en réalité aux femmes. Par ailleurs, la féminité puise ses modèles dans l'obéissance, la charité, la chasteté reléguant les femmes à la passivité. Pourtant, les vierges martyres se rapprochent de l'idéal du corps masculin sain et innocent de toute tentation. Concevoir le corps du Christ de manière genrée, permet finalement de rappeler le flou qui existe entre ces deux archétypes pensés en termes de « masculinité » et de « féminité », leur point commun restant toujours cependant celui de la chasteté. « L'essentialisme performatif » selon M. Sauer permettrait à la fois de prendre en compte les différences biologiques des sexes mais également les représentations qui en résultent. Ces dernières, impliquant des inégalités plus ou moins grandes, n'ont de cesse d'évoluer tout au long de la vie d'un individu.

De fait, le dernier chapitre évoque les disparités grandissantes entre hommes et femmes dans le domaine économique et politique. Certaines femmes, comme les reines ou les abbesses, ont eu accès aux plus hautes sphères du pouvoir. Mais M. Sauer dénote, à travers l'exemple des guildes et de l'exercice des professions médicales, une mise à l'écart globale et progressive des femmes à la fin du Moyen Âge. Le cas de la production de bière est tout particulièrement développé illustrant ainsi le déclin des femmes dans cette profession. Parallèlement, ce phénomène implique la construction de stéréotypes négatifs sur les femmes et leur rapport à l'alcool. Valorisant la patrie, des formes de représentations genrées du travail apparaissent ainsi que des comportements pensés comme masculins ou comme féminins.

Bien que l'exhaustivité ne soit pas l'objectif de l'ouvrage, l'argumentation étant construite autour de quelques exemples très précis et spécifiques, on pourrait déplorer le manque d'une vision globale du sujet qui aurait pu, entre autres, être étayée dans une conclusion générale. Cette étude met néanmoins en évidence les représentations genrées des sexes et les rapports de pouvoir qu'ils impliquent. De même, M. Sauer a le mérite de se pencher sur les questions de vocabulaire et de concepts rappelant qu'il n'est pas si évident de parler par exemple de « normes » et de « déviances » pour cette époque. Elle soulève aussi l'enjeu de la longue durée estimant qu'un tel sujet devrait être pensé sur le temps long. Enfin, elle démontre que l'opposition entre le sexe féminin et le sexe masculin n'est pas si nette. Le déterminisme biologique des sexes est influencé par la société mais il est également amené à évoluer constamment. De plus, les idéaux religieux de la virginité participent à flouer cette frontière des représentations des comportements genrés.

Charlotte PICHOT.

Elena SOMIGLI (éd.), RICABIM, *Repertorio di Inventari e Cataloghi di Biblioteche Medievali dal secolo VI al 1520. Repertory of Inventories and Catalogues of Medieval Libraries from the VIth Century to 1520. 3. Italia : Umbria, Marche, Abruzzo, Molise*, Florence, Sismel (Biblioteca e archivi, 27), 2013.

Ce volume marque la troisième étape d'une entreprise de répertoriage dont les débuts remontent à 1996, mais dont la livraison au public sous forme imprimée date de 2009, avec un premier volume consacré à la Toscane. La publication de plusieurs volumes (pouvant être divisés en deux tomes) en un laps de temps assez court laisse bien présager de la poursuite et de l'achèvement de l'opération, prévue en huit volumes dont le dernier comprendra les index et sera accompagné d'un CD-Rom. Le premier tome du quatrième volume, consacré au Frioul et au Trentin-Haut Adige, est paru en 2017.

L'objectif de Ricabim est (je traduis) : « La réalisation d'un répertoire d'inventaires et de toute autre source documentaire originale et directe, telle que testaments, actes de vente ou de confiscation, reçus de paiement, etc., qui contiennent une référence immédiate à des manuscrits et/ou à des incunables anciennement possédés, [et qui se présentent] soit sous la forme d'un catalogue détaillé, soit sous la forme d'une simple liste... pourvu que ces sources soient antérieures à

1520 ; tout ceci sans limitation géographique au sein de l'Europe latine. Nous n'avons pris en considération que les documents publiés intégralement ou partiellement... Tout ce qui est inédit demeure donc en dehors du recensement en cours ».

La présentation de ce troisième volume demeure exactement telle qu'elle avait été définie dans le premier : les notices sont d'abord regroupées par région, puis ventilées par ville et se suivent selon l'ordre alphabétique des personnes ou institutions concernées. Compte tenu du fait qu'aucune ordonnance n'est à même de satisfaire toutes les exigences de la consultation, celle qui a été adoptée dans le répertoire est assurément la moins mauvaise. Chaque notice est par ailleurs identifiée par un nombre progressif (l'identification n'est pas univoque, car elle est réinitialisée lorsqu'on change de région) et comporte en vedette la date et le type de document. Le corps de la notice comprend un résumé succinct du contenu du document et du contexte où celui-ci a vu le jour. Dans la mesure du possible, les rédacteurs fournissent de manière systématique certains détails, tels que, notamment, le nombre de livres mentionnés et la manière plus ou moins minutieuse dont ils ont été décrits. Ajoutons que, dans l'attente des index généraux qui viendront lorsque l'entreprise sera achevée, ce volume, tout comme les précédents, comporte trois index : des lieux et institutions, des possesseurs et des sources.

Le corps du répertoire est précédé d'une riche introduction où l'on trouve un panorama analytique, ville par ville, de la quantité et de la nature du matériel recensé (p. XIV-XXII). On voit que sur le plan strictement quantitatif, l'Ombrie – siège d'université et berceau du mouvement franciscain – vient largement en tête (438 notices) ; les Marches et les Abruzes sont largement distancées (109 notices dans chacune des deux régions). On est loin, en tout cas, des 1 733 notices relatives à la Toscane ; le décalage est éloquent, même si l'on tient compte du bruit que pourraient introduire la diversité des sources répertoriées et le fait que plusieurs notices peuvent se rapporter à un même possesseur : un catalogue d'institution n'a pas le même poids qu'une simple note de frais émanant d'un particulier.

La qualité des notices me paraît globalement tout à fait satisfaisante et témoigne de l'excellent niveau de la médiévistique italienne. Bien sûr, rien n'est parfait, et le spécialiste de tel ou tel domaine trouvera aisément ici ou là quelques erreurs ou omissions. Cela dit, n'ayant pas la compétence nécessaire pour me livrer à une analyse critique détaillée, il me paraît plus utile de revenir sur les options de base du projet,

explicitement définies par les rédacteurs, et, au-delà, sur la possibilité d'exploiter les sources documentaires en tant qu'« instrument de mesure », aussi bien sur les plans qualitatif que quantitatif, de la culture écrite médiévale.

Au niveau européen, le répertoriage des inventaires et catalogues de bibliothèques médiévales se caractérise par l'hétérogénéité des options de base adoptées dans chaque pays. Cette situation est hélas la règle dans toutes ou presque les entreprises de catalogage de sources médiévales au niveau international, sauf en ce qui concerne les incunables : un exemple frappant est constitué par le catalogage des manuscrits datés où une impulsion unique émanant du Comité international de paléographie latine a donné lieu à une cacophonie presque totale au niveau des initiatives nationales. Malheureusement, cette hétérogénéité, dont les causes sont multiples mais pas toujours objectivement justifiées, représente un obstacle presque insurmontable à l'établissement de bases de données unifiées. Cela étant, on ne reprochera donc pas aux responsables de Ricabim d'avoir adopté à leur tour les solutions qu'ils estimaient être nécessaires eu égard à l'état des sources documentaires en Italie et à l'impératif de faisabilité de l'entreprise. Il en est ainsi de la décision de ne considérer que les sources publiées, car l'exploration systématique de tous les fonds d'archives aurait été un travail de titan, et, pour la même raison, celle de ne pas reproduire le contenu livresque des sources recensées (on saluera néanmoins la numérisation de presque 400 éditions sur le site de la *Biblioteca digitale italiana*), car la réalisation d'une réédition critique comportant notamment l'identification des textes – seule solution réellement utile à l'historien – n'était pas envisageable.

Ce qui soulève davantage de problèmes est en revanche l'étendue typologique du domaine recensé. Les responsables de l'entreprise ont en effet décidé de ratisser très large : la liste des types de documents pris en compte est impressionnante, allant du véritable catalogue de livres établi sous la responsabilité d'un bibliothécaire, au contrat de copie – voire à la note de frais soutenus pour une opération de reliure – en passant par tous les types de transmission de biens et de situation juridique. En fait, le *Repertorio di Inventari e Cataloghi di Biblioteche Medievali* doit être considéré comme un répertoire de toutes les sources relatives à l'histoire du livre médiéval. L'intention est louable, mais la cohabitation de sources très disparates et d'importance inégale ne va pas sans quelques inconvénients. Ainsi, lorsqu'on propose l'exhaustivité en amont, en aval on en veut toujours plus : dès lors que le répertoire englobe les notes de

frais et les contrats de copie, donc des informations ayant trait à un seul livre, pourquoi négliger les informations fournies par les colophons de manuscrits ? Les responsables de l'entreprise font remarquer à juste titre qu'il s'agit là d'un territoire trop vaste qui, de surcroît, a déjà été largement abordé par d'autres entreprises de répertoriage. Nous avons donc affaire à un répertoire de toutes les sources *documentaires* relatives à l'histoire du livre médiéval. C'est déjà très bien, mais on peut comprendre que, ainsi réduit aux documents d'archives, cet élargissement puisse paraître à la fois superflu et insuffisant.

Lorsqu'on souhaite reconstituer de manière systématique l'état et l'évolution des bibliothèques médiévales, on doit surtout s'appuyer sur les sources qui fournissent des listes exhaustives de livres, à savoir les catalogues et les inventaires établis du vivant ou après la mort du possesseur ; les testaments sont moins fiables, car il est rare qu'on y affirme explicitement que les livres mentionnés constituent la totalité de ceux que possédait le testateur. Dans cette perspective, quelle est la part de ce type de sources « sûres » dans Ricabim ? La réponse à cette question ne peut être, pour l'instant, que partielle : un dépouillement sommaire concernant l'Ombrie fait apparaître que, sur un peu plus de 200 possesseurs différents (moins de la moitié, donc, des notices enregistrées pour cette région), les sources présumées exhaustives ne constituent que 34 % du total (24 % s'il ne s'agit que de personnes physiques), soit, au mieux, à peine plus du tiers ; les testaments, eux, représentent 22 %, et les notices pouvant être rangées dans l'ensemble « divers » s'élèvent à 44 %. Même si ces pourcentages peuvent varier d'une région à l'autre, on est en droit de supposer que ce dernier ensemble engendre un gonflement considérable du répertoire : les informations les plus pertinentes pour l'histoire du livre sont donc noyées dans la masse.

Ces quelques réserves étant exprimées, le jugement global sur l'entreprise ne saurait être que très positif, et il faut bien évidemment souhaiter qu'elle suive régulièrement son cours. Certes, l'historien devra toujours se souvenir de ce que j'appellerais volontiers la « cruauté » du tamisage : les inventaires publiés ne représentent qu'une partie indéterminée, peut-être biaisée en fonction des intérêts dominants, des inventaires théoriquement accessibles dans nos archives, lesquels ne représentent à leur tour qu'une partie, tout aussi indéterminée, des inventaires qui ont été établis ; et ces derniers ne représentent qu'une partie des bibliothèques, dont le nombre est inconnu, qui ont existé à l'époque médiévale. Ces simples considérations doivent nous inciter à la prudence dans

l'usage statistique qui peut en être fait. Mais ceci est un tout autre discours.

Ezio ORNATO.

Jean-Michel SPIESER, *Images du Christ. Des catacombes aux lendemains de l'iconoclasme*, Genève, Droz (Titre courant, 57), 2015.

Dans ce stimulant essai, Jean-Michel Spieser brosse un vaste panorama des nombreuses images du Christ conçues par les chrétiens d'Occident et d'Orient depuis leurs premières occurrences jusqu'au VI^e s., le prolongeant parfois jusqu'aux siècles qui ont suivi l'iconoclasme, comme le précise le sous-titre. Dans ce paysage iconique à la fois foisonnant, lacunaire et flottant parfois dans une chronologie mal assurée, le lecteur est invité à parcourir un itinéraire cohérent à travers trois grandes étapes de l'évolution de l'image christique : le Christ imberbe d'abord, le Christ barbu ensuite et, à la fin du VI^e s., la naissance d'un véritable portrait. Et ces mutations sont constamment mises en relation avec les textes pour tenter de montrer qu'elles correspondent à l'évolution de la pensée chrétienne.

Les trois premiers chapitres traitent des images du Christ juvénile, soulignant d'entrée l'abandon progressif des thèmes spécifiquement païens et l'adoption de sujets allégoriquement interprétables dans une perspective chrétienne, comme le Bon Pasteur dont on a conservé environ un millier d'occurrences produites entre 250 et 350. Durant cette période, le Christ n'est pas encore individualisé, peut-être pour éviter les risques de glissement vers l'idolâtrie des païens, et ne correspond manifestement pas à une image de Dieu. En contexte funéraire et plus particulièrement sur les sarcophages et les peintures des catacombes, l'iconographie met plutôt l'accent sur le salut, faisant passer leur auteur au second plan.

Le baptême du Christ, traité dans le deuxième chapitre, est particulièrement éclairant à cet égard puisque le Christ enfant des premières occurrences ne correspond pas à l'épisode historique. S'il n'est pas impossible que certaines œuvres aient été conçues dans une perspective littéraliste comparable à celle de Lactance pour lequel Jésus a commencé à grandir lorsqu'il fut oint dans le Jourdain, la plupart ont dû revêtir un sens métaphorique : le baptême est une deuxième naissance. La référence au sacrement est également attestée par les représentations du rituel qui présentent plusieurs analogies avec le baptême du Christ : l'eau s'écoulant du haut de la composition, la nudité du néophyte et l'imposition des mains. L'évolution a toutefois conduit à un retour vers le sens